le 26 juillet, 1964

Mon cher Henri,

Ta lettre du 21 juillet vient de me parvenir, et elle m'a fait beaucoup de peine. Elle m'a peiné personnellement, et elle m'a peiné à cause de la lutte que nous menons en face de l'apathie et de la bêtise pour faire une Cinémathèque saine et digne de ce nom.

Je t'écris immédiatement, aujourd'hui, impulsivement, mais aussi je t'écris à titre personnel et amical. Je ne veux pas que mes sentiments personnels influent sur les décisions éventuelles que prendra la Cinémathèque canadienne, mais je veux que tu saches mes sentiments personnels, car ma lettre à toi ne portera que sur des questions personnelles.

Entre les lignes de toute lettre, il est possible de lire des choses très différentes, selon le point de vue de celui qui lit la lettre et selon la clarté et le manque d'équivoque de celui qui l'écrit. Il y va de même pour les situations, que la distance déforme et laisse libre à des interprétations diverses.

Je vois bien ce que tu as lu entre les lignes de ma lettre. C'est bien cela qui me peine. Car entre les lignes de la tienne, je lis que tu vois dans mes démarches un désir de pouvoir, un désir de règner (car tu dis "diviser pour règner"), un désir de supplanter tout le monde à tout prix, pour être l'unique roi des cinémathèques.

A la base, je pense que tu me vois maintenant comme une personne qui a soif d'un certain pouvoir, dont la démarche n'est pas généreuse, et certainement pas généreuse pour le bien du cinéma. Si cela est vrai, s'il est exact que tu mets en question mes motivations lesplus profondes, alors il n'est plus nécessaire pour moi d'essayer de t'expliquer comment ce détail-ci ou ce détail-là de nos actions politiques ou cinématographiques. Car s'il était frai que tu mettais en doute mes motivations les plus profondes, alors il n'y aurait plus de confiance, et sans confiance, il n'y a rien.

J'étais autrefois un étudiant en ~~mathématiques~~ sciences, en chimie-physique. Puis, un jour, le cinéma m'a frappé comme un coup de foudre. J'ai voulu en faire. J'en ai fait. J'en fais toujours, et je veux continuer à en faire. Mais, j'ai aussi vu beaucoup de films, je dois ma carrière au ciné-club d'Oxford, où les grands chef-d'oeuvres du passé m'ont montré que le cinéma est impérissable, que les films ne meurent pas, que l'âge les embellit.

Très tôt, j'ai été effaré, au Canada, par le manque de souci des autorités pour la conservation des films, de leur histoire. J'ai décidé que je lutterais dans le sens de voir à ce que soit créé, au Canada, une archive de films. Presque tout ce qu'il y a de valable qui a été fait

dans le domaine de la conservation des films à l'Institut canadien du film l'a été fait par Gordon Sparling et moi-même, anonymement, parce que cela devait être fait. Je ne regretterai jamais, pour un instant, ce travail, et je serai prêt à aider le Canadian Film Institute toutes les fois qu'il me demanderont à faire des choses, même anonymement.

Mon intérêt dans la question des ciné-clubs, et puis du Festival, et enfin des Archives, a entravé ma carrière professionnelle. Je me suis dépensé depuis 15 ans sans jamais recevoir un centime pour mes efforts. Mon seul revenu a été mon salaire à l'O.N.F., et je puis te dire que la Cinémathèque canadienne devrait me devoir, aujourd'hui, plus de $1,000 en déboursés directs, faits depuis un an, et sans espoir de voir cet argent me revenir bientôt.

J'ai monté une bibliothèque de cinéma. C'est intéressant, faire une collection de livres. Mais pourquoi en faire une comme je l'ai faite? Parce que c'était nécessaire. Parce que la Cinémathèque en aurait besoin un jour, et que si je ne le faisais pas, il serait trop tard plus tard. J'ai dépensé une fortune à faire cette bibliothèque. Elle ira, un jour, à la Cinémathèque, à une Cinémathèque.

J'ai travaillé quatre ans pour accomplir quelquechose avec le Canadian Film Institute, et cela n'a pas donné de résultats. Ce n'était pas de leur faute, c'était la faute aux politiciens, aux incompétents, aux bien-pendants, aux administrateurs, qui ne comprennent pas ce qu'est le cinéma. Et j'en suis venu à la conclusion qu'il fallait faire quelquechose à Montréal. J'en suis venu à la conclusion que le début de la véritable cinémathèque serait le jour où des gens conserveraient des films, envers et contre toute l'apathie des autorités. Le jour où des films seraient montrés, des films de Renoir, de von Stroheim, de Dovzhenko. C'est ce jour-là que naîtrait la Cinémathèque. Il faudrait la faire comme cela, car elle ne nous tomberait pas du ciel, comme une perdrix sur un plat. Elle exigerait des sacrifices. J'en ai fait ma part.

Un jour, il y aura au Canada une cinémathèque. Peut-être qu'il y en aura deux. S'il y en a deux, il faudra qu'elles s'aident. Mais moi, personnellement, je ne cesserai de lutter - peut-être très inefficacement - pour qu'il y ait une cinémathèque. Pour que les films ne se perdent pas. Je les mettrai dans ma cave, dans mon grenier, sous mon lit. Ils auront chez moi un "home" si les gens sont toujours si idiot qu'ils ne veulent pas aller les chercher là où ils sont en train de mourir.

Si je dois faire cela anonymement, je le ferai. Je n'en parlerai publiquement, que dans la mesure où je croirai que cela donnera des moyens financiers ou administratifs à quelqu'un pour continuer ce travail. Et quand il y en aura une, une Cinémathèque au Canada, à Ottawa, à Montréal, à Toronto, je me réjouirai. Peut-être alors aurais-je le temps de faire autre chose, comme donner plus de mon temps pour faire des films. Mais, au fond, je doute que la lutte se terminera si facilement, car l'inertie est un adversaire terrible.

Si je ne savais pas que jamais je ne pourrai m'arrêter de VOULOIR une Cinémathèque ici, je serais souvent tenté de tout lâcher. Et premièrement parce que mon acharnement est de beaucoup plus efficace que mon talent d'administrateur, de politicien, de diplomate. Je vois un gros ZERO chez moi

Je sais, au fond, que je ne cesserai jamais de lutter pour faire une Cinémathèque, et c'est cette conviction profonde qui m'empêche de tout lâcher quand les choses vont mal. Mais je sais que la qualité de mon acharnement a une contre-partie négative: mon manque de talent comme administrateur, politicien, diplomate. J'ai fait des erreurs épouvantables, j'en ferai encore. Ceux qui croient à la conservation des films au Canada m'aident à en faire moins.

Je vois un gros ZERO en moi par rapport au Canadian Film Institute. Depuis deux ans, je n'ai jamais réussi à les convaincre que je travaille pour le cinéma, par pour la gloire. Et je suis triste parce qu'ils n'ont pas confiance dans ce que je veux faire. Et je suis amer parce qu'ils dénigrent mes motivations. J'ai offert ma collaboration - ils n'ont jamais répondu. Et pourtant, ils doivent leur archive à mon travail anonyme il y a quatre ans. Je sais maintenant qu'il n'y a la qualite de notre travail qui les fera voir que nous travaillons pour le cinéma et pour les cinéastes.

Je vois aussi maintenant un gros ZERO en moi par rapport à la Cinémathèque française. Je suis en train de perdre un ami qui n'a plus confiance en mon travail, en moi. Tu dis que je ne vois en toi qu'un pion. Moi je voyais en toi un pillier. Un jour, je t'ai quitté à l'aéroport de Dorval en te disant: s'il y a des différents, ne les garde pas en toi et ne pose pas des gestes négatifs par rapport au Canada. Si je fais des bêtises aide-moi. On oeuvre ici pour l'art du cinéma.

Ne craint donc pas, cher Henri, que je veuille me servir de nos accords, de l'Union Mondiale, de Jim Card, contre le cinéma. Cela est impossible. Invoquer une amitié qui n'existe pas est futile et malhonnête. Et l'Union mondiale, c'est pour moi l'amitié des gens qui aiment le cinéma et la conservation des oeuvres. L'Union mondiale n'a pas de sens dans amitié, et ce serait tout trahir que de s'en servir si la confiance n'existe plus. La FIAF, pour moi, c'est autre chose. La FIAF, c'est une abstraction, ce n'est pas un mouvement du coeur. Il y a des archivistes dans la FIAF qui aiment le cinéma. Mes relations avec eux seront celles de l'amitié.

C'est grâce au cinéma que j'ai trouvé toutes mes amitiés, et c'est pour le cinéma que je lutte. Je continuerai à conserver les films, les souvenirs, les affiches, les scénarios. Je continuerai à vouloir honorer les cinéastes, Renoir, von Stroheim, Dovzhenko. Je continuerai à aller chercher chez des amis - lorsque j'en aurai - des films qui nous permettront d'honorer les cinéastes. Von Stroheim est mort, il ne peut plus se défendre, mais ses oeuvres parlent pour lui.

Mais personnellement, je veux que tu saches que je préférais conserver ton amitié et ta confiance même si tu ne pouvais plus envoyer de films. J'aimais mieux cela que de te voir obligé d'envoyer des films en ne croyant plus à moi. C'est pour cela que je t'ai délié de ta promesse d'envoyer THE WEDDING MARCH. Mais tu n'as pas compris.

Voilà! Cette lettre est impulsive, et tu pourras y lire beaucoup d'erreurs, de faiblesses. Lis dans mes lettres et mes gestes des erreurs, des incompétences, des bêtises. Mais ne lis plus que je trahis le cinéma. Et ne croit plus que j'ai trahi notre amitié. Je n'ai jamais voulu te trahir, et c'est pourquoi ta lettre m'a blessé à ce point.

Nous verrons Jim Card bientôt, et nous règlerons l'Affaire Union Mondiale pour que cela ne soit plus une épine dans ton pied. Cela fait, je ramasserai les mor-

ceaux, je rapièccerai ce qui reste. Car Montréal est un village, et les gens aiment s'entretuer. Ils ne comprennent pas que les mensonges et les médisances ne font que blesser les hommes. Les mensonges et les médisances nuisent au cinéma, mais le cinéma triomphera.

Alors je recommencerai - assagi je l'espère, mais sans toi il me semble, puisque tu le veux ainsi - et je continuerai à croire au cinéma.

Quand à toi, Henri Langlois, tu n'auras qu'un jour qu'à me tendre la main, que je la serrerai vivement.